Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 26

Artikel: Déception
Autor: Coppin, José de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195019

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

publié par le *Petit Parisien*, qui nous semblent suffisamment trancher la question :

On a lu à nos Nouvelles militaires la récente décision du général Poilloüe de Saint-Mars. Les soldats du corps d'armée que commande cet officier, maintenant que viennent les jours de grande chaleur, pourront aux heures lourdes, après le déjeuner, se reposer, sommeiller, dormir et rêver à la payse, sans qu'un caporal autoritaire trouble de jolis rêves par la menace aussi désagréable qu'invariable de quelques jours de « boîte ».

Eh! oui, quand le soleil transformait la caserne en brûlante étuve, quand, d'un autre côté, les haricots du cantinier s'opposaient en révoltés à la digestion, et que sous ces deux influences également tyranniques le troupier trop faible cédait, allait un instant s'allonger sur son lit, c'est par quelques jours de consigne ou de salle de police, en cas de récidive, qu'on lui faisait payer cet oubli des règlements humains, cette obéissance aux lois naturelles. Car si les hommes ont inventé des décrets et des réglementations, fort arbitraires d'ailleurs, pour partager les périodes d'activité et de repos de la machine humaine, la nature ne perd cependant jamais ses droits. Elle les rappelle à l'occasion, surtout après le déjeuner, en été, quand l'homme a mangé et qu'il fait très chaud. Alors, quels que soient les règlements, elle veut qu'on dorme.

* * *

Il est vrai qu'il y a aussi des médecins pour condamner la sieste, pour lui reprocher de troubler la digestion, d'alourdir le cerveau, de déprimer les énergies, etc., etc.

Mais, pour toute mesure d'hygiène, même pour celles dont l'excellence est absolument indiscutable, n'a-t-on pas toujours rencontré l'opposition d'un ou de plusieurs médecins? Alors que la vaccine et l'antisepsie comptent encore des adversaires parmi les diplômés et les savants du monde médical, il ne faut pas s'étonner de voir dans ce même monde des gens bien intentionnés proscrire la sieste.

Nous ne leur conseillons, par exemple, pas, à ces gens bien intentionnés, d'aller essayer de convertir à leurs idées un des troupiers du général Poilloüe de Saint-Mars. « Pas bonne, la sieste! » Nous avons idée qu'il serait conspué par ces troupiers, le savant hygiéniste qui voudrait leur faire comprendre que cette heure de « sommeil diurne » est mauvaise pour leur organisme, alors au contraire qu'ils en sortent plus frais, plus dispos, plus en train, plus alertes, plus légers, plus gais...

Mais, dans tous nos pays du Midi, cette sieste après déjeuner est un besoin impérieux de nature, auquel il serait antihygiénique, non pas de céder, mais de résister.

* * *

En résumé, en quelque pays que ce soit, lorsque la température atteint la moyenne des tropiques et que l'homme levé de bonne heure a déjà fourni une somme importante de travail, la sieste au milieu du jour est bonne.

Un éminent hygiéniste, le docteur Nicolas, en un de ses travaux consacrés aux pays chauds, l'affirme: « Loin de favoriser l'énervement, dit-il, la sieste rend au contraire le corps plus dispos, quand elle n'est pas trop prolongée et qu'elle est faite en temps opportun... On a reproché à la sieste de troubler la digestion; mais on serait plutôt porté à croire le contraire; car, tandis que le travail a pour effet de diminuer la sécrétion gastro-intestinale en activant la sécrétion sudorale, le sommeil rétablirait plutôt l'équilibre entre elles, les régulariserait l'une et l'autre; et si la sieste s'accomplit dans la position horizontale, l'estomac est placé dans les meilleures conditions de liberté et de fonctionnement. »

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur la délicieuse nouvelle qui va suivre sous le titre:

Déception.

Enfin il arriva, le jour tant désiré. Une brume d'été flottait dans l'air, les oiseaux chantaient sous la feuillée et les calices des fleurs s'ouvraient aux caresses des brises. Vrai jour de fête, doux comme un sourire, brillant comme une illusion.

Dès l'aube, Gertrude se lève et court réveiller son fils : « Dépêche-toi, il faut partir! » Encore tout ensommeillé, Norbert s'endimanche. Bientôt, la bouilloire chante, laissant échapper une légère fumée bleuâtre. La mère prépare le déjeuner, songeant à tout, avec sollicitude : « Prends le cabas, ne perds pas la bourse, n'oublie rien... »

Norbert se multiplie, il va, il vient, presque aussi fiévreux que sa mère. Seule, la vieille horloge conserve son sang-froid et son tic-tac régulier dans l'agitation extrême du départ.

La station la plus proche est assez éloignée. On se hâte, traversant la prairie emperlée, foulant aux pieds les fleurettes jolies écloses dans la fraîcheur matinale.

Tout à coup, un sifflement aigu : « Le train! Vite, vite! Juste à temps! Quelle chance! »

On prend place, on part à toute vapeur, et c'est une ivresse d'être ainsi emporté, de franchir l'immensité des espaces dans une course vertigineuse. Aucun souci, d'ailleurs : la fermette est gardée par une obligeante voisine, et le petit Georges prendra soin des bêtes.

Le bonheur porte à l'expansion. Très animé, Norbert parle au hasard, dans le bruit, tandis que sa mère fait des confidences à une voyageuse inconnue. Mais, voici un arrêt, la voyageuse descend. Tant mieux, car la chaleur devient étouffante; on peut craindre un orage pour le soir. En attendant, la journée est superbe. Le gars contemple avec admiration les moissons ensoleillées, étalant leurs richesses dans la splendeur de cette matinée radieuse. Sous les rayons brûlants, les épis mûrs brunissent; de ci, de là, bleuets et coquelicots font éclater leurs vives couleurs dans l'or des blés, et dans les avoineries encore vertes; partout des papillons veloutés volettent capricieusement sur les buissons en fleurs, et de la haie, murmurante d'abeilles, les oiselets s'échappent en bandes, effarouchés.

Mais, peu à peu, Gertrude semble énervée, car elle n'a pas dormi la nuit. Une insomnie très douce, traversée de visions charmantes, de rêves enchantés. Souvent, dans sa jeunesse, elle a rêvé ainsi, tout éveillée, elle a rêvé blanc et rose! Hélas! ce beau temps est passé, Gertrude est vieille, presque, à présent.

Oui, mais le cœur d'une mère ne vieillit pas, l'enfant lui refait une jeunesse nouvelle, c'est encore le printemps avec ses illusions, ses fleurs, ses espoirs, ses bruits d'ailes! c'est encore le printemps avec son ciel tout bleu.

Pauvre Gertrude! Veuve, elle n'a pas connu pourtant l'abandon du veuvage, car ses deux fils la consolaient à l'envi. L'aîné, Norbert, un gars robuste, n'aimait pas l'étude, mais adorait sa mère et se livrait aux rudes travaux des champs. Le second, Gustave, un blondin d'apparence chétive, était l'idole de Gertrude et, d'intelligence précoce, remportait des médailles aux concours scolaires.

Quelle mère est sans ambition pour l'enfant aimé? Eblouie, Gertrude s'imposa des privations et mit Gustave au collège, bien loin, bien loin... Oh! cette séparation, combien elle fit couler de larmes!... Mais on se résigna : c'était pour le bien de l'enfant.

De longs mois s'écoulèrent, lentement, dans les tristesses de l'absence. De temps à autre, un rayon de joie : une lettre du collège, lue avec attendrissement, cent fois relue, et précieusement gardée par l'amour qui la transformait en relique pieuse. Puis les bulletins, les beaux bulletins, annonçant des victoires auxquelles l'orgueil maternel, naïf et sans expérience, donnait des proportions gigantesques, s'exagérant ces succès d'écolier.

Norbert voyait sans déplaisir la préférence accordée à son frère, mettant son bonheur à être libre et à rendre sa mère heureuse. Gaillard solide, à la poitrine large et au cœur généreux, il peinait et trimait dur, laborieux infatigable et ne songeant pas à se plaindre quand l'argent si péniblement gagné prenait le chemin du collège.

Grâce à son activité, les pièces blanches tombaient dans la tirelire, malgré les rigueurs de la crise agricole. Gertrude songea à les utiliser, aspirant à revoir Gustave, et comme Norbert s'effrayait un peu de la dépense, elle le rassura en disant qu'elle comblerait le déficit en vendant quelques vieux bijoux dont elle ne se servait plus.

Norbert se laissa séduire par la perspective de ce lointain voyage. On en parla le jour, on en rêva la nuit, l'esprit en éveil et l'imagination charmée.

* * *

Maintenant le signal est donné. On touche au terme du voyage. On arrive, on débarque, et tout de suite on prend la grande route blanche et poussiéreuse. Le collège apparaît là-bas, dans un bouquet d'arbres verdoyants, au sommet de la colline.

Bravement, les voyageurs cheminent, en plein soleil. Gertrude et son fils ont mis leurs beaux habits de fête : lui, une blouse de toile bleue, toute neuve, et un large chapeau de paille; elle, une robe de coton à grandes raies violettes et un magnifique bonnet chargé de vieux rubans. De la sorte attifés, ils forment un couple pittoresque qui ne détonne nullement dans le cadre pastoral. Leurs visages hâlés inondés de sueur, ils marchent d'un pas lourd, et semblent un peu effarés de leur dépaysement.

La chaleur devient torride, le soleil implacable. Homme des champs, Norbert s'extasie à la vue des récoltes luxuriantes, cueillant au passage quelques beaux épis qu'il veut rapporter en souvenir du voyage.

Gertrude est plus silencieuse à mesure qu'on approche du but. Elle va donc revoir

son enfant chéri ! Oh ! cette pensée l'extasie. « Comme il doit être changé ! Il était déjà grand aux vacances dernières, un peu pâle, avec des yeux profonds, pétillants d'intelligence... Et il parlait si bien ! c'était merveille de l'entendre. Depuis, il a fait de nouveaux progrès, ses maîtres l'appellent « notre brillant élève ! » Gustave lui semble un héros, un dieu, il a des lauriers à la main, au front une auréole.

— Nous y voilà ! s'écrie Norbert en s'épongeant le visage. Gertrude tressaille, lève les yeux, s'arrachant à la magie de son rêve. On est devant la porte du collège, sévère comme celle d'une prison.

On sonne, la porte s'ouvre, le concierge paraît. Norbert rougit, intimidé par cet homme aux allures correctes et mesurées. Amant du plein air, de la liberté, il se trouble de la solennité claustrale de cette vieille abbaye transformée en collège, et s'attriste à la seule pensée d'y vivre dans une sorte de réclusion. Mais Gertrude est remplie d'assurance :

— Mon bonhomme, dit-elle, en frappant sur l'épaule du concierge, nous venons pour Gustave Boulon, c'est mon fils ..

Le concierge, un peu ahuri de cette familiarité insolite, traite les visiteurs avec quelque sans-gêne, et Gertrude s'étonne que l'on ne s'empresse pas davantage auprès de la mère d'un si brillant élève ! « La consigne, sans doute, la consigne, » pense-t-elle philosophiquement. De nouveau, elle interroge : « Gustave est-il là ?.. Comment va-t-il ?... » Oui, il est là, et sa santé est excellente. A cause de la chaleur extrême, les élèves prennent leurs récréations dans les avenues ombreuses du parc. Mais la cloche sonne, ils vont rentrer pour l'étude.

Les élèves rentrent, en effet, en bon ordre, deux à deux, dans un rigoureux silence. Déjà les premiers passent devant Norbert et Gertrude, qui se tiennent sur le petit escalier du parloir, dans une attitude empruntée et gauche. Railleurs, quelques-uns dévisagent le couple, le trouvent drôle, se poussent malicieusement, riant sous cape, échangeant des réflexions moqueuses.

Gustave entend les quolibets, baisse les yeux et feint de ne pas voir sa mère. Mais Gertrude a aperçu son fils. Insoucieuse de la règle, inconsciente de son ridicule, elle s'avance, fait des signes, appelle Gustave tout haut, agitant son cabas avec un geste de triomphe.

Cette scène provoque une hilarité générale qui cingle douloureusement le cœur de Gustave et le frappe en plein orgueil. Un moment il hésite, puis s'approche des siens, tout le sang au visage, dissimulant à peine sa honte, son dépit. Mais Gertrude ne soupçonne rien. Transportée, elle presse son enfant dans ses bras et pleure doucement, d'émotion intime et de tendresse infinie.

Maintenant les élèves sont rentrés dans la salle d'étude et la grande cour reste vide. Gustave éprouve un soulagement. Vite, il entraîne sa mère vers le parloir. Croyant qu'il va lui faire une confidence, l'excellente femme prie Norbert de les laisser seuls un instant. Alors, très pâle, fiévreux, sa vanité blessée perdant toute retenue, Gustave adresse des reproches à sa mère ! « Fallait-il se montrer ainsi devant le Collège ?... Fallait-il l'humilier, en faisant rire à ses dépens ? »

D'abord, Gertrude ne comprend pas ces paroles amères. L'enfant précise, brutalement presque, et enfin la pauvre mère devine : « Il rougit d'elle, donc il ne l'aime plus ! » Un nuage noir passe devant ses yeux, et dans son cœur quelque chose se brise. Mais, toujours bonne, toujours faible, elle essaie de sourire en balbutiant des excuses : « Pardonne-moi. Je ne savais pas... C'était pour te voir plus tôt !... Une autre fois, je me cacherai ! .. »

Elle ne peut en dire davantage. Un sanglot étouffe sa voix, une main de fer semble lui étreindre la gorge, et de grosses larmes roulent sur ses joues subitement pâlies !

Pauvre mère ! Essuyant ses yeux de sa main calleuse, elle laisse choir le cabas d'où s'échappent les petits cadeaux achetés pour Gustave avec l'argent de ses bijoux vendus... Ah ! le voilà donc, le beau jour rêvé, attendu si impatiemment, comme une fête mémorable !

La porte s'ouvre. Norbert paraît et s'arrête sur le seuil, ses traits virils contractés par la surprise, l'inquiétude.

— Qu'avez-vous, mère ? demande-t-il, anxieux.

— Rien, mon enfant, répond-elle, en regardant avec crainte ce gars solide qui, d'un coup, écraserait le chétif écolier.

— Vous pleurez ?

— C'est de joie... Je suis si heureuse !

La déception cruelle rendait ces mots poignants et sublimes. Gustave voyait trouble, il avait peur. . . . . .

. . . . . .

Le retour fut triste et morne. Il faisait nuit quand on reprit le chemin de la fermette, le matin si joyeusement suivi. L'âme endolorie, Gertrude marchait péniblement, en silence, appuyée au bras de Norbert, qui la consolait, s'imaginant qu'elle s'affligeait d'avoir quitté Gustave !...

Tout à coup, la mère s'arrêta, pensive :

— Tu m'aimeras toujours, toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle craintivement.

— Tu le sais bien... répondit-il, pressant son bras avec une tendresse passionnée.

Dans le ciel serein, la lune répandait sa lumière de cristal. A cette clarté pure, Gertrude vit une larme briller dans les yeux de son fils.

JOSÉ DE COPPIN.

Glanures

dans un guide en Suisse.

En bouquinant sur la Riponne, nous y avons trouvé un petit livre intitulé : *En Suisse*, par Louis Navez, édité à Bruxelles et non daté. Nous y glanons ces quelques appréciations plus ou moins fantaisistes sur notre pays.

« ... Ce ne sont ni les prérogatives de Berne, ni sa cathédrale, ni son hôtel de ville, ni sa tour de l'horloge, ni ses rues à arcades, ni ses hospices, ni le Schænzli qui ont fait connaître son nom dans le monde entier et l'ont rendu populaire. Berne doit sa notoriété uniquement à la fosse aux ours qui est un peu au-delà du pont de la Nydeck.

» Les ours peuplant cette fosse sont les armoiries vivantes de la ville. Quand je les vis, ces armoiries semblaient avoir la gale, elles se frottaient avec fureur contre les murs, se grattaient avec frénésie et se roulaient rageusement sur le dos, à la grande joie de nombreux badauds qui les regardaient d'un œil sympathique et attendri. Ce sont de tout petits animaux — pas les badauds, les ours ; — ils ont à peine la taille d'un grand chien ; ils paraissent pleins de grâce et de gentillesse ; ils sont très bien élevés ; ils font le beau pour obtenir un morceau de pain ou une pomme. Le reproche qu'on leur adresse d'avoir mangé un colonel anglais qui s'était laissé choir dans leur loge est une pure calomnie

» Berne fait mieux que d'exhiber des ours : elle en produit, s'il faut s'en rapporter à cette inscription qui s'étale sur un pavillon au coin du pont de la Nydeck : *Fabrique d'ours. Gros et détail. — Exportation.*

* * *

» Les Genevois sont quelque peu endormis ; pendant le dîner, les convives furent obligés de faire une émeute pour secouer l'apathie des garçons et se faire servir. La salle où nous mangions avait chacune de ses parois percée de trois ou quatre portes absolument semblables, de sorte que les personnes ignorant les êtres, au lieu d'ouvrir, quand elles voulaient s'en aller, la porte de sortie, en ouvraient une autre et entraient dans l'armoire à vaisselle, de là dans l'armoire aux verres, puis dans un réduit noir, et tout le monde de rire, excepté les garçons qui ne savaient que bâiller.

» La ville de Genève est en pleine période électorale. Les murs sont couverts d'affiches faisant appel aux électeurs de toutes opinions : libéraux, démocrates catholiques... Ces derniers élisent aussi leurs curés, ce qui occasionne encore un fort déploiement de placards. Mais le plus grand nombre de ceux-ci annoncent une poule au tonneau. Le premier prix consiste en un porc estimé 125 fr. par un charcutier impartial, dit l'annonce.

» Un journal rapporte que sur la route de Versoix, mais assez loin vers Nyon, se trouve un banc portant cette inscription : *Banc pour s'asseoir.*

* * *

» ... Beaucoup de personnes viennent à Montreux, en septembre, faire une cure de raisins. L'on ne rencontre alors que des gens ayant à la main ou portant dans de petits paniers, des grappes qu'ils grignottent, tout en se promenant. Il n'est pas rare de voir des malades, — généralement imaginaires, il faut le dire, — faire une consommation de six ou sept livres de raisins par jour ; mais généralement on ne dépasse pas trois ou quatre livres. Le meilleur raisin vient de Sion, dans la vallée du Rhône, où le sol